

La ville de Montréal, tout en économisant
\$200,000 par année, peut échanger
l'eau terreuse de son aqueduc pour de
l'eau limpide et salubre.

Pourquoi les citoyens de Montréal persistent-ils à boire une eau pratiquement impotable lorsqu'il y a dans un pays comme le nôtre tant de sources d'eau pure, limpide, hygiénique ? Voilà la première question que se pose l'étranger qui arrive à Montréal en se voyant en face de la boisson grise et terreuse qu'on lui apporte. Mais ce qui l'étonne bien davantage aujourd'hui, c'est de voir que ces mêmes citoyens de Montréal, après avoir épuisé tout le vocabulaire des qualificatifs contre l'eau qu'ils boivent, sont encore prêts à dépenser des millions, non pas pour se procurer une eau salubre, mais pour trouver un moyen de boire plus longtemps celle que leur distribue leur aqueduc.

C'est après avoir fait ces réflexions, après avoir cherché un seul partisan de l'eau du St-Laurent comme eau potable, que je me suis mis en tête de trouver le réservoir naturel capable de fournir à la métropole une eau qui garantisse la santé de ses citoyens, et lui procure un approvisionnement digne de ce qu'on est convenu d'appeler le progrès moderne. La lecture des rapports des ingénieurs qui ont construit des aqueducs pour les grandes villes du monde, m'a lancé sur une piste qui, je crois, peut nous conduire à la solution d'un problème qui est devenu presque désespérant pour la ville de Montréal.

On sait quels sacrifices énormes vient de faire la ville de Boston pour s'assurer un approvisionnement d'eau potable. On sait que la ville de New-York va chercher la sienne à 30 milles de ses limites, au château-d'eau de Croton. On sait que Paris, Londres ne puisent pas la leur dans la Seine ou la Tamise qui les traversent, comme le fait Montréal dans son St-Laurent. Ces villes n'ont pas craint de s'éloigner des banlieues et d'aller chercher leur eau d'alimentation, non pas le long de grandes rivières qui égouttent de grandes étendues de terrain, mais aux sources